

Biographie



Comme le camarade responsable m'a informé qu'un ennemi de classe m'a accusé, je voudrais écrire cette biographie que je sou mets au Parti dans la plus grande des loyautés :

I. Mes parents, mes frères et sœurs et ma femme :

Nom d'origine :THIOUNN Prasith (ជួន ប្រាសិទ្ធិ), nom révolutionnaire : San (សាន).

Sexe: masculin. Origine: khmère.

Je me suis marié avec Christiane Goret, une Française qui habite actuellement en France.

J'ai trois enfants, dont deux filles et un garçon. Ma fille aînée, âgée de 21 ans, est entrée dans la révolution. Mes deux autres enfants vivent encore avec leur mère.

Je suis né le 3 février 1930 à Phnom Penh.

Mon grand-père s'appelle Thiounn (ជួន) et appartenait à la classe des féodaux réactionnaires. Il a trahi la nation et a servi l'administration coloniale française.

Mon père s'appelle THIOUNN Hol (ជួន ហុល) et appartenait à la classe féodale conservatrice. Il a également servi l'administration coloniale française. Il est décédé en 1952 ou 1953.

Ma mère s'appelle BUN Chan Moly (ប៊ុន ចាន់ម៉ូលី) et appartenait elle aussi à la classe féodale conservatrice. Elle est encore en vie, mais je ne connais pas son âge exact. Elle a sans doute plus de 70 ans.

Mes frères et sœurs :

1. Frère aîné : THIOUNN Thioeun (ជួន ធើ្លឿន), médecin et Ministre de la santé.
2. Sœur aînée : THIOUNN Thioeum (ជួន ធើ្លឿម). Son mari s'appelle CHHEAN Vâm (ឈាន វ៉ម) et était capitaliste comprador. Je ne connais pas ses sympathies politiques parce que je l'ai perdu de vue depuis de nombreuses années.
3. Frère aîné : THIOUNN Thioum (ជួន ធ្មុំ). C'était autrefois un capitaliste comprador. Je ne connais pas sa sympathie politique actuelle car je ne l'ai pas revu depuis plusieurs années.
4. Frère aîné : THIOUNN Mumm (ជួន ម៉ុម). Il est entré dans la révolution en 1951. Et il est actuellement au Ministère de l'industrie.

5. Moi-même : je suis le benjamin de la famille.

II. De 1930 à 1949:

1. De 1935 (ou 1936?) jusqu'en 1941: j'ai étudié à l'école française à Phnom Penh (ភ្នំពេញ) jusqu'en classe de 6^{ème}. En classe de 6^{ème}, comme je n'ai pas bien réussi, le proviseur de l'école française du lycée Sisovath (ស៊ីសុវត្ថិ) a décidé d'arrêter ma scolarité dans ce lycée. Mon père a alors pris la décision de m'envoyer à Prey Nokor (ប្រៃសណីយ៍) [Nom khmer pour l'ex Saïgon ou l'actuelle Ho Chi Minh ville] pour continuer mes études au lycée Chasseloup-Laubat.

2. De 1941 à 1945 : de 1941 à 1944, j'ai continué ma scolarité à Prey Nokor. Quand les impérialistes américains ont commencé à bombarder Prey Nokor, mon père a décidé de m'envoyer poursuivre mes études dans la ville de Dalat au Sud Vietnam à partir de septembre 1944. Cependant, le 9 mars 1945, les fascistes japonais ont fait un coup d'État et m'ont renvoyé à Phnom Penh au mois d'avril de la même année.

3. De 1945 à 1949 : une fois revenu à Phnom Penh, j'ai continué ma scolarité au lycée Sisovath jusqu'à la fin de mon cursus en juillet 1949. C'était justement à cette époque que je me suis intéressé au nationalisme. J'ai commencé à avoir des relations avec les Cambodgiens. Lorsque j'ai passé mes examens finaux en juillet 1949, les colonialistes français ont essayé de me manipuler pour que je me mette à leur service, comme l'ont fait mon grand-père et mon père. Dans cette perspective, ils m'ont payé un voyage de croisière pour Manille (Philippines) et Hong Kong (en juillet et août 1949).

III. De septembre 1949 à décembre 1955 : j'ai continué mes études en France en septembre 1949. Là-bas, j'avais une bourse demi-tarif jusqu'en 1952, l'année où le gouvernement royal a cessé de m'attribuer de bourse parce que j'ai fait des activités anti-gouvernementales :

Je suis allé en France pour étudier la dentisterie, mais j'ai dû changer pour une formation en pharmacie. J'ai étudié pendant deux ans, mais par la suite, j'ai encore changé pour me former en transports jusqu'à la fin de 1954. Une fois que j'ai terminé mes études en France, le gouvernement royal m'a affecté aux chemins de fer, après m'avoir ordonné de faire un stage de six mois dans les chemins de fer français.

C'était pendant ces six années passées en France, que ma conscience nationaliste s'est réveillée et que j'ai participé à la résistance contre les colonialistes français pour réclamer l'indépendance du pays. En plus, j'avais envie que le Cambodge devienne socialiste. En 1951, j'ai adhéré au « Cercle marxiste-léniniste », qui a été créé à Paris par le camarade POL Pot (ប៉ុល ពត), M. Vann (វ៉ាន់) et M. Khieu (ខៀវ), etc. J'ai participé aux activités de ce Cercle constamment et étroitement jusqu'en 1955.

En 1953, sur les consignes de tous ces leaders, j'ai décidé d'adhérer au parti français.

Toujours en 1953, la police de sécurité de la France m'ont arrêté et enfermé toute une journée pour m'interroger sur les activités de l'association des étudiants cambodgiens de France qui combattaient Sihanouk, et qui a trahi la population.

À l'époque, ma conscience s'est réveillée, mais s'est toutefois limitée au nationalisme. Je n'avais pas encore acquis une conscience de classe. Par ailleurs, ma conscience de l'âme nationale était elle aussi limitée à cause des rapports inextricables entre le nationalisme et l'internationalisme. C'était dans ce contexte qu'en décembre 1954, je me suis marié avec une Française. Cette décision venait certainement de l'éducation que j'ai reçue de la classe féodale et opprimante et du colonialisme français. En tout cas, elle a compliqué ma vie sur le plan idéologique et cela, jusqu'à présent.

Pendant mes études en France, je n'avais pas d'autres amis que les camarades qui étaient dans le Cercle marxiste-léniniste. Comme amis étrangers, j'ai connu un Français que j'ai estimé jusqu'à nos jours. Cet ami était auparavant activiste politique et a milité dans un parti politique français. Cependant, plus tard, il a arrêté son action et a quitté ce parti depuis plusieurs années. C'était aussi un ami du camarade ROS Chithor (រស់ ជិតធុរ), qui est décédé. Aujourd'hui, cet ami français mène une vie ordinaire. Quand je le voyais, je ne parlais jamais du Cambodge en dehors des informations officielles. Pour sa part, il ne posait pas beaucoup de questions, non plus. Il menait une vie tranquille et n'avait pas envie d'avoir des problèmes.

IV. De 1956 à 1963 : une période de confusion interne :

1. Je suis revenu au pays à la fin de décembre 1955. J'ai commencé à travailler aux chemins de fer du Cambodge. Le Parti m'a donné consigne de fonder une cellule aux chemins de fer pour endoctriner les cheminots et le personnel qui travaillaient dans ce secteur. À cette époque, je recevais des consignes régulières du Parti en tant que secrétaire de la cellule du Parti du chemin de fer. J'ai endoctriné secrètement une partie des cheminots et j'ai participé à la rédaction des articles du journal *L'observateur*.

2. De novembre 1958 à avril 1959, grâce à une demande du Ministère des chemins de fer, et grâce à une décision du Parti, j'ai pu partir effectuer un stage au Ministère des chemins de fer japonais. C'était à ce moment précis que j'ai appris grâce aux étudiants khmers au Japon l'histoire du traître SAM Sary (សម សារី), de DAP Chhuon (ដាប ឈួន) et les agissements d'un espion japonais, un certain Kadatoma (កាដាតូម៉ា).

[Annotation en marge, à gauche : « *Il faut faire une enquête approfondie sur ce problème* ».]

3. Une fois de retour du Japon, je suis resté dans la cellule du chemin de fer jusqu'en juin 1961, où Sihanouk s'est mis à m'attaquer violemment. L'ennemi de classe a réagi ainsi parce que le mouvement au sein des cheminots des chemins de fer était en effervescence, à ce moment précis.

[Annotation en marge, à gauche : « *Est-ce que ce problème a un rapport avec la hiérarchie ?* ».]

4. Le Parti a décidé de couper les relations avec moi pendant un laps de temps (pendant presque un an). Les organes du pouvoir de la classe opprimante m'ont muté au Ministère des travaux publics.

En 1962, de son côté, le Parti m'a changé de domaine et m'a demandé de militer auprès des intellectuels et de suivre à la trace le comportement de la classe détentrice du pouvoir par rapport à l'étranger. À cette époque, j'ai connu un officier de l'armée française, un certain Maret. Grâce à cette relation, j'ai pu collecter quelques informations, mais lui-même (j'ai appris après coup qu'il était un espion français du deuxième bureau) s'est également efforcé de m'extraire des informations. Cependant, en faisant attention, je ne lui ai révélé aucun secret.

5. En 1963, après l'événement des 34 personnes, le Parti m'a demandé de me réfugier en France pendant un certain temps. Au début, j'étais terriblement inquiet car je ne savais pas comment j'allais pouvoir vivre dans ce pays. Cependant, la situation devenait tellement menaçante, que j'ai décidé de demander au Parti de pouvoir m'exiler en France. Finalement, le Parti a donné son accord. Cette fuite semblait être une affaire tout à fait inextricable. Cela étant, après avoir examiné le problème sous tous les angles, j'ai constaté que cette solution répondait exactement aux difficultés concrètes auxquelles j'étais confronté, moi et ma famille.

[Annotation en marge, à gauche : « Un subterfuge »]

6. En juin 1963, j'ai dû batailler pendant deux mois pour avoir un visa auprès des organes du pouvoir de la classe opprimante. Puis, je suis donc parti en France avec ma fille aînée. Ma femme et mes deux autres enfants devaient me rejoindre au mois de décembre 1963. Je suis allé en France en passant par Prague parce que je voulais profiter de ce voyage pour connaître une ville d'un pays qu'on appelait « socialiste ». Je suis restée à Prague pendant deux jours en attendant l'avion qui devait me mener à Paris.

7. Durant ces sept ans et demi, j'ai été abondamment endoctriné par le Parti et j'ai participé à de nombreuses activités contre l'impérialisme et contre la classe détentrice de pouvoir. J'ai eu de multiples expériences avec les ouvriers et les intellectuels. Certes, l'ennemi n'a pas cessé de suivre à la trace mes activités et de faire pression. Malgré tout, j'étais heureux de lutter tout en étant très idéologique. D'autre part, je n'avais pas encore une conception et une position de classe très assurées. Elles étaient encore incertaines et je vivais comme la classe opprimante elle-même.

À cette époque, le phénomène révisionniste venait de faire son apparition (entre 1958 et 1960), mais je n'en étais pas conscient et je n'avais pas de position précise face à cela. En tout état de cause, j'ai respecté les consignes du Parti, à savoir penser en priorité au problème national et concentrer mon attention sur le problème du Cambodge. Nous devons faire la révolution khmère en nous fondant sur les acquis nationaux, avant tout.

V. De juin 1963 à mars 1970 :

1. Je suis arrivé en France en apportant avec moi des informations du Parti que je destinais aux camarades et aux étudiants qui étaient en France. C'était un exposé de la situation intérieure du pays et de la position préconisée par le Parti sur le problème entre les

révisionnistes et la Chine, autrement dit entre le révisionnisme et la révolution. Cette position a aidé à résoudre quelques problèmes qui existaient parmi les étudiants en pleine confusion.

2. Pendant ces sept années, j'ai milité dans le milieu étudiant, dans l'« Union des étudiants khmers » et auprès de quelques individus khmers. En revanche, j'ai repris contact avec des amis français qui faisaient des études avec moi. Puis, Maret, que j'ai connu à Phnom Penh, est venu lui aussi reprendre contact, mais je ne l'ai pas revu fréquemment parce qu'il vivait loin de moi. Après le coup d'État de mars 1970, il a défendu clairement le méprisable traître LON Nol (លន់ នល់). J'ai arrêté de le voir au début de l'année 1971.

Enfin, je n'ai pas eu de contacts avec d'autres étrangers, ni participé à une quelconque de leurs activités. Je ne connaissais même pas les Vietnamiens que les amis étudiants fréquentaient à Paris. De même, je n'ai plus eu de lien avec le parti communiste français non plus. J'ai consacré les 90 % de mon temps à gagner ma vie pour subvenir à mes propres besoins et aux besoins de ma famille et à me préoccuper du chômage qui me guettait.

3. En réalité, dans mon statut d'étudiant en France, j'étais en attente du jour où le Parti allait me rappeler. Pendant cet intervalle de temps, j'ai participé aux activités des amis étudiants de l'Union des étudiants khmers et j'ai milité auprès des autres étudiants selon les possibilités dont je disposais. Durant ces sept ans et demi, j'ai perdu tout contact avec le Parti.

4. Durant ma vie en France, j'ai reçu un peu d'argent de ma mère. En 1968 en particulier, elle m'a envoyé 50 000 francs.

5. De 1963 à 1968, j'ai travaillé dans une compagnie privée qui vendait des combustibles (houille et pétrole). En 1968, j'ai travaillé aux Aéroports de Paris.

6. Dans ma vie en France, j'ai été influencé très profondément par le capitalisme français, aussi bien sur le plan du mode de vie que sur celui de la conception et de la position. Certes en même temps, je me préparais à être appelé par le parti pour recevoir une mission.

Je suivais constamment la situation du pays, mais ma conception et ma position se sont dissipées inéluctablement. Ma position révolutionnaire est devenue incertaine et tendait à se transformer en attentisme. J'ai donné la priorité au bonheur de ma femme et de mes enfants et je n'ai pas cherché à les éduquer pour qu'ils prennent conscience et qu'ils se rapprochent du Cambodge. J'étais sous la domination du matérialisme. Enfin, je n'étais pas conscient que j'étais dans une position révisionniste. À la fin de mes études et après le coup d'État, j'ai enfin compris que j'étais effectivement plongé dans une position révisionniste. En vérité, s'il n'y avait pas eu le coup d'État et si le Parti ne m'avait pas demandé d'aller à Pékin, je n'aurais pas été capable de me relever. Je serais sans doute resté en France pour toujours à servir le capitalisme français, après avoir perdu toute l'âme de la nation en moi. Heureusement, le Parti m'a sauvé du mauvais chemin et de la corruption. Le Parti m'a éduqué pour me mettre sur un noble chemin qui était en l'occurrence inextricable car il supposait de grands sacrifices, mais c'était un chemin qui avait un sens et plein d'honneur.

7. Comme je me préparais à être appelé par le Parti un jour à rentrer et que je voyais que la révolution allait me séparer de ma famille pendant un laps de temps, j'ai alors pris des mesures pour que ma famille soit autonome et qu'elle soit capable de se prendre en charge

elle-même dans la vie. Dans ce sens, je me suis organisé pour que l'argent que je possédais soit gardé dans un compte bancaire au nom de ma femme, ou à nos deux noms.

Comme j'étais vraiment sous l'influence du capitalisme, j'ai eu l'idée d'acheter une maison à crédit en payant par mensualité, ce qui était plus rentable et plus économique que d'être en location. J'ai ainsi réalisé ce projet d'achat en 1965. Cela étant, en termes de distance, cette maison se trouvait loin. Et en 1969, comme j'ai reçu une somme importante de ma mère et que j'avais enfin un travail stable aux Aéroports de Paris, j'ai décidé d'acheter une nouvelle maison en faisant un emprunt provisoire aux Aéroports de Paris que je devais rembourser quand j'allais revendre l'ancienne maison.

Toutes ces actions ont montré que j'étais noyé dans la société capitaliste. Je n'arrivais pas à me sortir de cette histoire inextricable. En plus, le règlement des Aéroports de Paris exigeait que je donne un préavis de trois mois avant de démissionner. Tout cela a retardé de trois mois l'exécution des consignes du Parti qui m'a ordonné d'aller à Pékin. J'ai considéré que c'était une grande défaillance de ma part que j'ai regrettée jusqu'à présent.

8. Situation de mes biens matériels actuels :

Ma maison : en 1970, devant un notaire, j'ai donné le droit à ma femme à vivre dans cette maison jusqu'à la fin de sa vie. Je tiens à préciser que cette maison a été achetée avec notre argent commun, à ma femme et à moi-même. Elle a contribué à un tiers environ de la somme totale.

Argent à la banque : le compte bancaire était au nom de ma femme et comme je l'ai perdue de vue depuis six ans, je ne connais pas ma situation bancaire. J'ai aussi un compte bancaire personnel que j'ai ouvert pour permettre à ma femme de retirer et de déposer de l'argent. D'après mes souvenirs, en mai dernier, il restait encore 2 700 francs. Mais, je ne connais pas son état actuel. Je ne sais pas si elle a retiré tout l'argent ou si elle en a déposé d'autre.

Tous ces problèmes m'ont parfois cassé la tête et je ne suis pas arrivé à trouver une solution pour les résoudre. En effet, je ne pouvais vendre la maison qu'à condition de divorcer. Selon la loi française, la procédure du divorce était très longue quand c'était par consentement mutuel. Si l'un des conjoints n'était pas d'accord, le divorce était impossible. Donc, il n'y avait que deux possibilités : soit ma femme venait vivre au Cambodge, soit nous devions divorcer légalement.

Quand quelques membres du Front ont confié gracieusement leurs maisons parisiennes au Parti, j'ai eu honte de moi-même, mais je ne savais pas quoi faire. Face à ce problème, je me sens actuellement dans une impasse.

Ma femme : elle a travaillé à Orly, commune dont le maire était communiste. Mais, d'après ce que je sais, elle devait se déplacer à deux ou trois endroits différents parce qu'elle était conseillère du planning familial. Je ne sais pas combien elle gagnait par mois, mais elle pouvait se prendre en charge. Elle a adhéré au Parti communiste français en 1970, mais elle était en désaccord avec lui la plupart du temps. En résumé, elle était progressiste, mais elle avait envie de vivre en toute tranquillité. Ce n'était pas une femme politique.

VI. De mars 1970 à décembre 1975 :

C'était la période où j'ai commencé à servir activement la révolution au sein du Front sous la direction du Parti quand je suis revenu au pays. J'étais de retour au mois d'août une fois, mais ce n'était que pour deux jours seulement.

Je suis arrivé à Pékin le 8 juillet 1970 en passant par Moscou. À cette époque, on ne voyageait pas tellement par les avions français parce qu'ils transitaient à Bangkok. Durant ces cinq dernières années, je voudrais expliquer quelles ont été ma conception et ma position par rapport à quelques problèmes.

1. Le travail du Parti : je suis allé à Pékin pour exécuter un ordre du Parti. Comme je n'ai pas pu partir immédiatement en raison des événements que j'ai exposés plus haut, j'ai décidé en accord avec les camarades de France de laisser mon frère aîné, le camarade THIOUNN Mumm, retourner au Cambodge avant moi. En arrivant à Pékin, mon objectif premier était de voir le Parti, de lui rendre compte des faits et d'exécuter selon les consignes qu'il me donnerait. C'était en février 1971 que j'ai pu reprendre contact avec le Parti à Hanoi. Au début, comme j'étais privé de l'endoctrinement du Parti et que j'étais pétri de l'influence capitaliste français et que j'avais alors une conception et une position révolutionnaires très faibles... j'avais de terribles difficultés à appliquer la ligne du Parti. Heureusement, le Parti m'a endoctriné sans discontinuité. Puis, en faisant abstraction de mes propriétés individuelles et privées, j'ai réussi à me rapprocher du Parti et de la révolution de nouveau. Au fur et à mesure, le Parti m'a donné sa confiance. Tous ces facteurs réunis m'ont permis de réussir les tâches que le Parti m'a confiées. En même temps, j'ai commencé à comprendre et à connaître les Khmers qui ont pu s'édifier dans une certaine mesure. J'ai pu réintégrer le mouvement révolutionnaire, ce qui a redonné un sens et un contenu à ma vie.

2. Le travail du Front : à peine suis-je arrivé à Pékin que PENN Nouth (ប៊ុន ណុត) et Sihanouk m'ont nommé Ministre en charge des relations avec l'intérieur du pays. À cette période, le camarade KEAT Chhon (គាត ឈុន) a été nommé Ministre auprès du Premier Ministre. Je n'ai pas demandé ou proposé à être nommé à un tel poste. Il s'est trouvé que PENN Nouth et Sihanouk avaient besoin d'attirer du personnel vers eux et n'avaient pas encore creusé les relations qui animaient le Parti. De ce fait, ils ne savaient pas qui j'étais en réalité. Ils savaient seulement que j'étais de la même classe qu'eux. À ce moment, mon objectif le plus important était celui d'obtenir un salaire pour nourrir ma famille qui était en France. La fonction, le prestige et le rang n'avaient aucune importance pour moi. Les gens de l'échelon supérieur du Front n'étaient pas contents de cette nomination parce qu'ils ont cru que j'étais hostile à leurs intérêts de classe, que j'ai trahi leur classe, que je les empêchais de déployer leurs stratégies de conquête du pouvoir ou de les empêcher de négocier avec l'impérialisme et de les empêcher d'extorquer de l'argent. Ils m'ont accusé d'être Français (parce que ma femme était Française), d'être révisionniste, d'être Vietnamien, etc...

Cela dit, subjectivement, mes défaillances étaient néanmoins nombreuses :

- Je ne connaissais pas à fond la ligne politique et la ligne d'action du Parti, ce qui a limité ma solidarité.

- J'avais un comportement très étranger (français). Je n'étais pas flexible. J'envoyais de l'argent à ma femme. J'étais ainsi à cause des vestiges de mes origines sociales qui étaient celles de la classe opprimante que je traînais en moi. En vérité, la lutte des classes dans les échelons supérieurs du Front était vraiment des plus aigües. Les gens de la classe opprimante attaquaient le Parti par ma propre personne. Comme j'étais en relation avec l'intérieur du pays, ils me craignaient mais sans toutefois m'apprécier. En fin de compte, ils se sont attaqués à mes points faibles qui m'ont empêché de représenter pleinement le Parti et qui m'ont fait souffrir dans les tâches que j'ai accomplies au sein du Front.

3. Avec les Vietnamiens :

Fin juillet 1970, je suis allé à Hanoi avec CHAU Seng (ចៅ សេង) sur l'invitation du gouvernement vietnamien. Avant de monter dans l'avion, un camarade chinois est venu me dire que quelqu'un voulait me voir. C'était le camarade ROATH Samoeun (រ៉ាត សាម៉េន) qui devait également prendre l'avion pour Hanoi. Il voulait me voir pour me dire d'être sur mes gardes et de faire en sorte que CHAU Seng ne remarque rien. Le camarade ROATH Samoeun devait voyager dans la cabine de pilotage. Une fois à Hanoi, je l'ai revu secrètement pendant plusieurs heures pour lui demander si la politique de notre Parti et celle du parti vietnamien s'accordaient harmonieusement. Il m'a expliqué qu'elles étaient à peu près similaires et qu'elles avaient confiance, l'une en l'autre.

C'était à Hanoi que j'ai fait entendre ma voix pour emprunter de l'argent aux Vietnamiens pour subventionner le fonctionnement de l'Union des étudiants khmers de France et pour payer les dettes que j'ai contractées pour ma maison à Paris. C'était une faute impardonnable et j'étais dans une colère infinie envers moi-même. J'étais également accablé par une souffrance inimaginable. J'ai agi ainsi parce que j'étais inexpérimenté politiquement et que je n'avais aucune fierté nationale, mais j'étais plein d'une conception internationaliste complètement déplacée. C'était un événement que je n'oublierai jamais.

Dans la première année, je vivais dans des malentendus au sujet du Vietnam. Je croyais idéologiquement qu'ils étaient loyaux avec nous et qu'ils nous respectaient. C'était dans cet esprit que j'ai révélé officiellement aux Vietnamiens la nature de notre situation interne pour qu'ils connaissent en fin de compte tous nos points faibles. C'était donc en février 1971 que j'ai revu le Parti dans le plus grand des bonheurs à Hanoi.

Les Vietnamiens mouraient d'envie de me manipuler parce qu'ils connaissaient mes points faibles, à savoir ma vie passée en France, les origines vietnamiennes de mon grand-père, le révisionnisme de ma position qui était comme la leur, etc.

Avant d'entrer dans le Front, je ne connaissais pas les Vietnamiens. Je me disais que c'était un peuple qui a fait la révolution et que les révolutionnaires étaient forcément des gens honorables. Durant ces cinq années, l'endoctrinement constant du Parti et les expériences acquises sur la scène internationale m'ont aidé à comprendre la nature perfide du Vietnam et le danger mortel qu'il représentait pour notre pays. Dans cette période, le Vietnam avait en tête le projet d'anéantir les chefs de file du Parti et d'abattre la glorieuse révolution khmère. Ceci a confirmé l'existence d'une lutte à mort, qui nous opposait au Vietnam qui ne pouvait pas abandonner son ambition d'avaloir [notre territoire]. Leur dernier plan a encore confirmé l'existence de cette ambition.

Durant les années 1970-1971, dans les conférences internationales, il y a eu une certaine coopération entre nous. Cependant, depuis 1972, notre délégation est devenue indépendante alors que les conférences traitaient du problème des trois pays.

4. Relation avec l'Union Soviétique :

a. La première fois que j'ai rencontré les révisionnistes soviétiques, c'était durant mon voyage pour Pékin quand j'ai transité par Moscou avec CHAU Seng. En arrivant à Moscou, CHEA San (ឃី សាន), notre ambassadeur du Front, nous a emmenés, CHAU Seng et moi-même, rencontrer les dirigeants de l'Organisation de la paix soviétique qui était une organisation des masses populaires. À cette occasion, CHAU Seng et CHEA San se sont exprimés (je n'avais aucun rôle là-dedans) pour les remercier et leur donner des explications.

b. En septembre 1970, le gouvernement du Front m'a envoyé à Berlin, en Allemagne de l'Est pour participer à une réunion du comité exécutif de la « Conférence de Stockholm sur le Vietnam » à laquelle j'ai été invité. Ma mission consistait à expliquer la nouvelle situation du Cambodge. Dans cette circonstance, j'ai rencontré les Soviétiques parce que cette institution était dirigée par des révisionnistes. Les Soviétiques n'ont rien dit de précis, mais m'ont suivi à la trace.

c. En octobre 1970, le gouvernement du Front m'a envoyé participer à une « Conférence sur l'enquête sur les crimes de l'impérialisme américain en Indochine » à Stockholm également. De même, j'ai revu les Soviétiques, mais nous n'avons pas échangé grand-chose. Cependant, ils m'ont observé et suivi à la trace.

d. En novembre 1970, le gouvernement m'a envoyé assister à une conférence sur le Vietnam, le Laos et le Cambodge, toujours à Stockholm. En transitant par Moscou, j'ai remis un cadeau, une sculpture en pierre, à l'Organisation de la paix soviétique à Stockholm.

L'ambassadeur soviétique a invité les délégations vietnamienne, laotienne et cambodgienne à un repas dans les locaux de l'ambassade. La délégation du Cambodge comprenait moi-même, le traître PITOU Ret (ព៊ីតូ រត) et KRIN Lean (គ្រិន លាន). Au moment du banquet, j'ai remercié la population soviétique pour son soutien. En repassant par Moscou, les gens de l'Organisation soviétique pour la paix ont fait un meeting pour soutenir la lutte de la population du Vietnam, du Laos et du Cambodge. Pour ma part, j'ai fait une intervention sur la situation du Cambodge et j'ai remercié la population soviétique pour avoir soutenu notre lutte.

e. Durant mon transit à Moscou et dans l'attente de participer à une autre conférence à Paris, au mois de décembre 1970, un responsable soviétique répondant au nom de Kovalenko (membre du comité central du parti soviétique en charge des affaires d'Asie) est venu me voir dans ma chambre à l'hôtel. Il a dit que l'Union soviétique était une grande superpuissance qui n'avait aucune volonté d'agression ou d'annexion au Cambodge. Il a déclaré qu'il ne reconnaissait pas Sihanouk et ne le reconnaît que si le Parti khmer l'exigeait. Il voudrait rencontrer le Parti du Cambodge, mais si ce n'était pas possible, il aurait seulement besoin d'une lettre issue par le Parti demandant à ce qu'il reconnaisse le gouvernement du Front.

C'était la première fois que j'ai eu une rencontre en tête-à-tête avec les Soviétiques. J'ai alors répondu que je ne savais pas s'il existait un parti au Cambodge. En tout état de cause, j'allais rendre compte de sa demande aux dirigeants dans le pays.

Une fois revenu à Pékin à la fin du mois de décembre, j'ai bien entendu rapporté tous les faits de cette entrevue au Parti. J'ai fait cette démarche de façon officielle par le canal de l'ambassade du Vietnam à Pékin. Cependant, quand les Vietnamiens ont appris que le camarade représentant du Parti est arrivé à Hanoi, ils ont lu et pris le télégramme et l'ont gardé pendant un jour. Puis, ils me l'ont rendu le lendemain pour que je l'apporte moi-même au représentant du Parti à Hanoi.

f. J'ai revu le Parti et reçu son endoctrinement. En février 1972, le Parti m'a donné comme consigne d'aller participer à la « conférence internationale pour la paix dans une Indochine indépendante », à Versailles, en France. C'était une conférence initiée par l'organisation des masses populaires dirigée par les révisionnistes.

À cette occasion, il y a eu un incident entre la délégation du Cambodge et celle de l'Union soviétique. Par le biais de la délégation française, les Soviétiques ont refusé de mentionner entièrement dans la résolution de la conférence la position du Cambodge. Après des discussions qui ont duré jusqu'à 3 heures, j'ai alors déclaré que s'ils ne voulaient pas mentionner toute la position du Cambodge, il fallait alors ne pas l'évoquer du tout dans la résolution. Il était inutile de parler du problème du Cambodge. Si la résolution parlait du problème du Cambodge de façon incomplète et incorrecte, je devais alors protester devant l'assemblée générale. Ce conflit est connu de tout le monde et a été rapporté par les journaux français et les autres médias. À la fin, les Soviétiques se sont rendus à mes raisons et ont accepté. La position du Cambodge consistait à résoudre le problème khmer par les « Cinq points » de la Déclaration du 23 mars 1970 et à demander à ce que plus de pays reconnaissent le gouvernement du Front.

g. Au mois de mai 1973, l'organisation de la « conférence de Stockholm sur le Vietnam, le Laos et le Cambodge » a invité la délégation cambodgienne à aller exposer le problème du Cambodge. À cette période, le Vietnam et le Laos ont arrêté les combats. Seul le Cambodge était encore en guerre. Le Parti a décidé de me confier la direction de cette délégation pour que je demande la tenue d'une conférence internationale sur le Cambodge. Devant cela, la délégation soviétique a usé de tous les stratagèmes imaginables pour empêcher qu'une telle conférence n'ait pas lieu. Cependant, après notre victoire du 15 août 1973, ils se sont mis à prôner l'avènement de cette conférence pour montrer qu'ils soutenaient la lutte de la population du Cambodge, eux aussi.

h. La conférence internationale sur le Cambodge s'est tenue en décembre 1973 à Paris. Le Parti m'a demandé de diriger la délégation du Cambodge. Cette conférence a été un immense succès. Les Soviétiques ont été très fortement isolés. Dans mon discours, j'ai parlé de la solidarité avec les pays épris de paix et de justice, et en particulier de la solidarité entre le Cambodge, le Vietnam, le Laos, la Chine et la Corée. Deux ou trois jours plus tard, à la fin de la conférence, Kovalenko (qui est venu me voir en décembre 1970 à Moscou) a proposé un rendez-vous avec moi. Je l'ai donc reçu durant ma mission à Paris.

Pour éviter qu'il n'aborde le sujet des relations de parti à parti, j'ai demandé à un ou deux membres du Front d'assister à cette entrevue, à savoir IENG Kunsaky (អៀង គុណសាកី).

Kovalenko a déclaré : « Vous avez parlé de la solidarité, et en particulier de celle qui lie cinq pays. Mais, est-ce que le Cambodge ne voudrait avoir comme amis que ces cinq pays ? Qu'en est-il des autres pays qui soutiennent le Cambodge ? Vous ne les considérez pas comme des amis aussi ? Si vous persistez à affirmer une telle conception, vous risquez de détériorer les relations entre le Cambodge et l'Union soviétique ». C'était une grande menace qui s'est ingérée dans les affaires internes du Cambodge et qui a violé notre souveraineté. J'ai alors répliqué : « J'ai parlé de la solidarité entre ces cinq peuples et j'ai cité leur nom parce qu'ils ont soutenu notre lutte depuis le début. Et en particulier, la Chine et la population chinoise ont soutenu et aidé le Cambodge depuis le début dans tous les domaines et sans condition. De surcroît, ils ne sont jamais venus s'ingérer dans nos problèmes intérieurs, contrairement à d'autres pays ». Kovalenko est parti dans une colère à faire rougir son visage. Il s'est tu sur ce problème et est passé à un autre sujet, celui du succès de la conférence. Avant de prendre congé de moi, il a déclaré qu'il était très content de m'avoir rencontré et d'avoir pu me connaître davantage. J'ai alors répondu : « Dans ces conditions, on va essayer de se connaître encore plus ».

Quand je suis retourné à Pékin en passant par Moscou (avec le billet d'avion financé par la conférence), les responsables de l'Organisation de la paix soviétique sont venus m'accueillir à l'aéroport et m'ont invité à prendre un repas à l'aéroport même. En effet, je ne voulais pas m'arrêter longtemps à Moscou, seulement le temps d'attendre l'avion suivant qui devait me mener à Pékin. Les Soviétiques étaient très cordiaux et disaient que le Cambodge gagnerait à écrire un livre sur l'échec des impérialistes américains. En effet, cela n'a jamais existé dans l'histoire. C'était la dernière fois que j'ai rencontré les Soviétiques et discuté avec eux avant que je ne sois à l'Organisation des Nations Unies en 1975.

i. Parmi les révisionnistes, Cuba était le pays le plus actif dans les relations avec nous. En effet, Cuba était un pays révisionniste qui nous a reconnus depuis le début. De ce fait, dans toutes les conférences, la délégation cubaine a toujours été très cordiale envers notre propre délégation. Cependant, c'était uniquement pour la forme. En réalité, le délégué cubain s'est toujours contenté de lire un discours très bref, c'est tout. En retour, je me suis montré également cordial avec les Cubains, et surtout avec la chef de la délégation, Melba HERNANDEZ, la quatrième ou troisième femme qui ait fait de la résistance avec Fidel CASTRO. En dehors de ces échanges, il n'y avait rien d'important dans nos relations. De mon point de vue subjectif, les Soviétiques et les Cubains savaient que j'étais un membre du Parti parce que les Vietnamiens le leur ont dit. C'était pour cette raison qu'ils se sont efforcés d'être sympathiques à mon égard. Cependant, maintenant qu'ils ont fait ma connaissance, ils sont devenus moins zélés dans leur cordialité. Cela est devenu évident quand le Parti m'a envoyé à Cuba au mois de mai. En effet, les Soviétiques n'ont pas accueilli chaleureusement la délégation du Cambodge.

j. Ma conception et ma position à l'égard des Soviétiques :

En 1970-1971, je ne connaissais rien au révisionnisme. Je ne connaissais pas précisément les Soviétiques non plus. Dans ces conditions, ma position consistait à faire des efforts pour que les pays révisionnistes reconnaissent notre gouvernement. J'ai essayé d'être flexible et de leur expliquer le problème, en pensant que ces gens étaient quand même des révolutionnaires. En conséquence, si ces gens nous reconnaissaient, c'était tout de même un encouragement pour notre lutte. Cependant, j'ai été éclairé par le Parti dans une certaine mesure et j'ai alors compris le danger que représentait le révisionnisme pour notre révolution. Ma ligne de conduite consistait néanmoins à ne pas aller leur chercher des histoires. Mais, à aucun prix, je

ne devais les laisser venir s'ingérer dans nos affaires intérieures ou violer notre souveraineté ou notre honneur.

D'un autre côté, comme j'ai été influencé par la société capitaliste quand j'ai commencé à faire la révolution, il a dû rester en moi beaucoup de nature révisionniste. Ce qui a fait que j'étais à la fois en éveil et sur mes gardes, surtout quand j'allais accomplir mes missions à l'étranger.

Les impérialistes et les révisionnistes connaissaient une grande partie de mon histoire personnelle. Ils ont essayé de me manipuler et n'ont pas désespéré de réussir à le faire. Le fait de pouvoir revenir vivre au pays était une chose vraiment admirable, ce qui m'a permis de me ressourcer et d'anéantir une grande partie de ma conception révisionniste.

5. Avec les impérialistes américains : il fallait les combattre à tout prix, sans faire de concession, sans faire de compromis. C'était nos ennemis mortels depuis le début. Dans la conception et la position, j'ai remarqué que l'endoctrinement des gens de l'échelon supérieur du Front a stipulé que cette guerre devait être la dernière de toutes. Il fallait lutter à tout prix pour pouvoir appliquer les « Cinq points » de notre Front. Cela dit, en 1971, je n'avais pas encore entrevu l'ombre d'une solution, ni complètement abandonné l'idée de pourparlers pacifiques. À partir de 1973, et surtout à partir du mois d'août 1973, j'étais convaincu que nous allions gagner sans négociation aucune.

Dans cette lutte de longue haleine, aucun problème ne s'est posé à moi qui ai vécu à l'étranger. En effet, en dehors du problème de séparation d'avec la famille, je n'avais pas beaucoup de difficultés. Cette lutte de longue haleine reposait entièrement sur la population à l'intérieur du pays.

Sur la scène internationale, dans toutes les conférences, j'ai adhéré sans faillir à la conception et à la position d'une lutte absolue et sans compromis. Je n'ai jamais failli à aucun moment.

6. Conclusion : durant ces cinq dernières années, j'étais heureux d'avoir servi le Parti, la révolution, la population avec toute la loyauté imaginable, de tout mon cœur et de toute mon âme. C'était une période de ma vie qui avait un sens formidable, parce que j'ai pu contribuer à rehausser l'image de notre Parti, de notre révolution et de notre population sur la scène internationale. J'étais heureux d'avoir revu le Parti et d'être à ses côtés.

Néanmoins, j'ai reçu une terrible influence de la société capitaliste française, quand j'ai été coupé du Parti, à savoir de 1963 à 1970. Et elle m'a quelque peu empêché de m'édifier activement et rapidement, comme je l'aurais voulu. Le problème de la propriété privée familiale a également joué un grand rôle dans cette histoire.

En résumé, si j'ai à présent réussi à connaître la ligne, la conception et la position du Parti, ce n'était néanmoins pas à fond, surtout dans l'application ingénieuse de la ligne politique étrangère. Cette défaillance était évidente quand je suis revenu au pays à la fin de 1975.

VII. Depuis 1976 :

1. Après la guerre et la victoire extraordinaire et historique, j'ai continué à militer au sein du Front jusqu'à la fin du mois d'août 1975.

Depuis lors, le Front m'a ordonné de militer sur la scène internationale, et en particulier faire partie de la délégation khmère à la conférence des ministres des affaires étrangères des pays non-alignés à Lima et à l'Organisation des Nations Unies. Je n'avais plus d'activités avec l'organisation des masses populaires dirigée par les révisionnistes.

J'ai accompli mes actions les plus puissantes auprès des pays du tiers-monde et des pays non-alignés. À l'Organisation des Nations Unies, on voyait avec évidence que les impérialistes et les révisionnistes ont essayé de déployer des stratagèmes et se sont efforcés d'être extrêmement gentils et cordiaux avec la délégation khmère. Les impérialistes américains sont venus entrer en contact direct avec nous. Et les révisionnistes soviétiques se sont efforcés de nous contacter par le biais de leur personnel, à savoir un gars de Biélorussie qui était assis à côté de la délégation cambodgienne. Dans ma ligne de conduite, je n'ai rien fait pour envenimer les relations de part et d'autre. Cela dit, j'étais constamment sur mes gardes. Par la suite, je me suis examiné et j'ai constaté que ma vigilance était plus aigüe par rapport aux impérialistes que par rapport aux révisionnistes. En effet, je pensais que le danger impérialiste était sans doute plus fatal à notre égard que celui des révisionnistes. Ce nouvel incident de trahison a attiré mon attention sur l'importance du danger révisionniste à l'égard de notre révolution.

Par rapport aux pays du tiers-monde, je me suis efforcé de renforcer les liens de solidarité et d'amitié qui nous attachaient, et surtout avec les pays qui nous ont soutenus dans la guerre. Comme ces pays étaient plongés dans des problèmes inextricables, je me suis organisé pour ne pas me mêler de leurs embrouillaminis et je me suis débrouillé pour qu'ils prennent conscience de la nécessité de combattre l'impérialisme et le révisionnisme pour renforcer la solidarité de tous les pays du tiers-monde et pour résoudre les problèmes intérieurs de chaque pays, dans l'indépendance et la souveraineté.

Durant l'année 1976, dans mes actions à l'Organisation des Nations Unies, au moment de la conférence sur les droits maritimes, durant mes voyages en Afrique, à la Conférence au sommet des pays non-alignés à Colombo, j'ai participé aux actions d'application de la ligne du Parti pour élargir les relations avec des pays amis et isoler l'ennemi dans le monde.

Au cours de mes voyages, j'ai remarqué que Cuba et la Guinée n'ont pas reçu avec cordialité la délégation que le Parti m'a demandé de diriger. Les dirigeants importants n'ont pas reçu notre délégation à Cuba, alors qu'ils ont donné tous les honneurs au Vietnam.

2. Révolution socialiste au Cambodge

Avant de rentrer au pays à la fin de 1975, je n'avais pas réalisé que le 17 avril 1975 marquait en fait la fin définitive de la révolution nationale démocratique. Je croyais encore que cette révolution devait se poursuivre encore pendant un certain temps. Je ne me suis pas suffisamment intéressé aux grandes mesures, comme celle de l'évacuation de la population et de l'abolition de l'argent parce que je ne savais pas que c'était d'extraordinaires mesures de lutte des classes de la continuation de la révolution socialiste et de l'édification du socialisme.

Sur le moment, c'était à mes yeux des mesures indispensables, mais provisoires qu'exigeait la période postérieure à une guerre de dévastation.

Cette conception venait d'une idéologie dépourvue de sens pratique et coupée du mouvement de l'intérieur du pays. Et j'ai enfin raisonné d'après les livres que j'ai pu lire. Après avoir par la suite étudié au fur et à mesure, j'ai finalement compris et soutenu complètement les mesures que le Parti a prises pour continuer la révolution socialiste et l'édification du socialisme. Dans l'histoire de la révolution socialiste du monde, il y a trois dates en tout, à savoir octobre 1917, la première révolution socialiste en Russie dirigée par Lénine, le 1^{er} octobre 1949, la révolution chinoise et le 17 avril 1975, la révolution khmère. Les mesures prises par le Parti pour poursuivre socialiste n'ont jamais existé auparavant. J'avais alors la conviction que si ces mesures n'avaient pas été prises, le Cambodge aurait connu une situation insoluble et aurait perdu son indépendance nationale, sa souveraineté et son intégrité territoriale. Le sang de plus d'un million de nos habitants aurait coulé pour rien. Si le Parti n'avait pas pris ces mesures radicales, les Vietnamiens auraient pénétré et piétiné notre territoire. Nous avons pris de telles mesures, mais ils sont quand même venus voler notre territoire. Si on n'avait pas pris ces mesures draconiennes, que serait-il arrivé ? À présent, le processus de la révolution socialiste fonctionne remarquablement mieux qu'au Vietnam et au Laos. En l'espace d'un an seulement, nous avons résolu le problème de la base et celui des vivres. Cela n'a jamais existé. Après une guerre de libération de la nation et de la population, nous avons réalisé tout de suite la révolution nationale démocratique et nous nous dirigeons vers la construction du socialisme et vers la poursuite de la révolution socialiste. Cela, non plus, n'a jamais existé. Non seulement cela, mais dans notre pays, nous avons aboli l'argent, ce qui n'a jamais existé dans le monde. Tout cela n'a jamais existé dans l'histoire et m'a donné la fierté de continuer à faire la révolution socialiste dans le rang du Parti, sous la direction clairvoyante du Parti.

D'autre part, le mouvement d'anéantissement de la propriété privée dans l'idéologie de chacun constituait le mouvement le plus profond et le plus juste du déracinement du révisionnisme dans le rang de la révolution. Ce mouvement m'a montré ostensiblement que j'étais justement un objet de la révolution socialiste, moi qui suis issu de la classe opprimante, et que je devais faire une lutte des classes radicale en moi-même pour supprimer la propriété privée jusqu'à l'extinction, et pour édifier une propriété collectiviste. La lutte des classes qui s'est déroulée en moi-même était puissante et l'éradication de la propriété privée s'est effectuée en parallèle au fur et à mesure, ce qui m'a réjoui. Cependant, cette lutte des classes était encore longue. Il fallait que je fasse encore beaucoup d'efforts.

La propriété familiale jouait encore un grand rôle, et surtout l'existence des sentiments envers mes enfants. Cependant, si on comparait avec autrefois, elle était quand même moindre. Quelles que soient les difficultés, j'étais déterminé à ne pas quitter le rang de la révolution et du Parti. Le Parti m'a endoctriné au fur et à mesure. Puis, il m'a donné sa confiance, ce que je n'oublierai pas. Au moment du coup d'État de mars 1970, le Parti a pensé à moi et m'a immédiatement demandé de rejoindre le rang. J'ai considéré cela comme une formidable mesure de sauvetage de ma personne. En raison de l'endoctrinement et de la confiance du Parti que j'ai acquis, j'ai pu évoluer dans le rang de la révolution jusqu'à la victoire de la révolution nationale et démocratique et j'ai pu participer à la continuation de la révolution socialiste et à l'édification du socialisme sur le territoire du Cambodge. Dans ma vie, si je n'avais pas rencontré le Parti, je ne sais pas ce que je serais devenu. Je ne pourrais jamais oublier ce mérite qui m'a aidé à me construire en intimité avec le Parti et avec la révolution. Je continuerai à servir le Parti, la révolution et la population avec loyauté, de tout

mon cœur et de toute mon âme. Je vais continuer à faire en sorte que ma vie ait un sens aussi profond.

Cette biographie n'a pas exposé en détail tous les domaines et toutes les périodes de ma vie. De ce fait, je serais heureux d'expliquer au Parti les points ou les épisodes de ma vie auxquels je n'ai pas pensé et que le Parti considérerait comme importants.

Le 25 décembre 1976